

Guillaume Roquille, écrivain francoprovençal
(Rive-de -Gier, Loire, 1804-1960)

Bien qu'il s'affirme "poète forézien", le parler de Guillaume Roquille est proche du parler lyonnais, et la lecture à haute voix de ses poèmes est une expérience émouvante pour celui qui est familier du patois des Monts du Lyonnais.

Né en 1804, Guillaume Roquille était fils d'une ménagère et d'un crocheteur (métier qui consistait à porter des fardeaux avec des crochets). Peut-être a-t-il pris goût à la poésie grâce à un pédagogue dont il dit lui-même qu'il était "un pauvre ignorantin", mais auprès duquel il acquit une certaine érudition, des connaissances mythologiques et le goût de la poésie. Il devint ouvrier ferblantier, puis lampiste ou "faiseur de lanternes". Mais il n'exerça son métier que par intermittence. Très tôt, son goût de la boisson et du cabaret le fit sombrer dans la misère, dont témoigne son poème *La Gorlanchia* ("La Flânerie"). *Breyou et so disciplo* (1836), récit de plus de 1200 alexandrins, qui relate la répression des Canuts lyonnais de 1834, est peut-être le témoignage historique le plus impressionnant de ces sanglantes journées. Son poème *Lo Pereyoux* (1840) ("Les Mineurs") retrace, toujours sur le mode burlesque qui est de tradition patoise, mais qui permet, tout en échappant relativement à la censure, d'avoir une portée expressive particulière, décrit les grèves des mineurs du bassin de Rive-de-Gier.

Citons à propos de l'engagement de Roquille une lettre du Procureur au Garde des Sceaux, datée de 1844 : "le nommé Roquille, républicain, poète patois, [...] va recueillir l'argent collecté à Grenoble et à Valence pour les grévistes en 1844". Cet homme dangereux pour l'ordre établi de l'époque s'éloigna de Rive-de-Gier. Après dix ans d'absence, où il fut employé au chemin de fer près de Marignane, il revint assagi, publia son poème *La Gorlanchia* en 1857 et s'éteignit en 1860.

Il ne faut pas s'imaginer que l'utilisation du francoprovençal à l'écrit soit courante à son époque. C'est là aussi que s'affirme l'originalité de Roquille, et aussi son intérêt comme témoin des bouleversements politiques de son époque. Citons Anne-Marie Vurpas, auteur d'une édition de l'œuvre en francoprovençal de Guillaume Roquille, *Le Carnaval des Gueux*, Presses Universitaires de Lyon, 1995 :

"Poète-ouvrier ripagérien de la première moitié du XIXe siècle, poète-patoisant à la plume fertile et pittoresque, Guillaume Roquille est l'auteur d'une œuvre dialectale importante et originale [...] la langue francoprovençale était alors le parler habituel de la population ouvrière et paysanne, et si Roquille, qui connaissait pourtant bien la langue française - il se révèle écrivain cultivé dans plusieurs poèmes écrits en français -, a choisi d'écrire en patois, c'est qu'il entend s'adresser avant tout à ses amis patoisants, à ceux qui, comme lui, font partie du petit peuple, de ce prolétariat dont il veut être le porte-parole."

Voici quelques extraits de l'œuvre de Guillaume Roquille :

Situation de vet Var-de-Gi

Le bref poème *Situation de vet Var-de-Gi*, de 90 alexandrins, donne déjà un aperçu de l'exception littéraire que représente l'auteur. La construction de la voie ferrée reliant Givors à Saint-Etienne, remplaçant l'activité du port par la traction animale sur rails, permet au charbon du bassin minier de gagner Lyon, mais réduit les dockers au chômage et menace l'exploitation minière de Rive-de-Gier.

« Cette pièce de révolte range Roquille du côté des gueux, des victimes du progrès, ceux dont l'appétit de vivre est le plus vivace [...]. Dans le moule français de l'alexandrin, Roquille utilise une authenticité langagière sans vulgarité, qu'il tire vers la guenille, dans un effet-mode du lumpenproletariat antithétique du romantisme larmoyant » (René Merle, *Luttes ouvrières et dialecte – Guillaume Roquille, Rive-de-Gier. 1840*, Bulletin de la Société d'études historiques du texte dialectal. 5., 1989).

Voici le début du poème :

Dépu qui lan construit quelu chamïn de far,
L'oura vet Var-de-Gi va tota de travâr ;
Non, o gnia plus moyen de yi faire bamboche,
Le goce sont panô quand la dzimin-japproche,
Le saque sont parcie, lo zabits deppelô,
O gnia plus d'altro plan que qou de bandelô.
Je bisqo, nom-de-Dzo ! de ne rin pouère bère.
Po-yo pô me déssiô in corrant le charrère,
Me dzizié l'altro jour in çartain pere-you,
Que vegni me trovô lo gruin to morinou,
O-ya que sacre-yi dins tote le perére,
Dépu vet le Grand'Crué jusqu'a vet le Varchère,
O gnia jïn de travar, lo chiveaux zou fant tot,
I pont no zoccupô que par qurô lo sot,
Portant j'ai sié zefans que bramont la misèra.

Depuis qu'ils ont construit ce chemin de fer,
Le travail à Rive-de-Gier va tout de travers ;
Non, il n'y a plus moyen d'y faire bamboche,
Les goussets sont à sec quand le dimanche approche,
Les poches sont percées, les habits déguenillés,
Il n'y a plus d'autre ressource que de vagabonder.
Je peste, nom de Dieu, de ne rien pouvoir boire.
Je ne peux pas m'enlever la soif en courant les rues,
Me disait l'autre jour un certain mineur,
Qui vint me trouver le visage tout noir de charbon,
Il y a de quoi blasphémer dans toutes les mines,
Depuis la Grand-Croix jusqu'aux Verchères,
Il n'y a pas de travail, les chevaux le font tout,
On ne peut nous occuper qu'à curer les fosses,
Pourtant j'ai six enfants qui crient la misère.

On peut remarquer l'orthographe irrégulière employée pour une langue qui justement n'est pas écrite. Si l'on prend la variante actuelle de Saint-Martin en Haut, géographiquement proche, on obtient des phrases à peu près identiques (ci-dessous notées dans l'orthographe utilisée dans le CD) :

Depui qu'il an construi celu chamïn de far,
L'oura vé Revar-de-Gi va tota de travar ;
Non, o n'i a plu moyin d'i fére bamboche,
Lo gosse sont panô quand la djiminje aproche.

Breyou et so disciplo

Breyou et so disciplo (que l'on peut traduire peut-être par « l'intrigant et ses disciples ») est un témoignage frappant sur la répression du soulèvement des canuts en 1834 à Lyon. Citons les premiers vers, modèle d'émotion dans le burlesque, et laissons le lecteur apprécier les antiphrases, l'utilisation avec effet de distanciation des procédés littéraires (« Je chanto », repris d'Homère, de Virgile et de Mistral), le décalage ironique entre les vrais profiteurs faussement occultés et les profiteurs apparents (les maçons), eux-mêmes socialement proches des victimes (v 1-5).

Ein contant lo malheurs de sèquino ménòs
Que dins in grand combat s'an fat crevò lo nòz,
Je chanto loz exploits dous vainqueurs de la Franci
Qu'ant si bien neteyi le vitres, la faïenci,
Dépondzu loz inchans, et dins bien pou de tsoms
Fat plurô lo canus et rire lo maçons.

En contant les malheurs de certains camarades
Qui dans un grand combat se sont fait crever le nez,
Je chante les exploits des vainqueurs de la France
Qui ont si bien nettoyé les vitres, la faïence,
Démoli les coins des maisons, et en bien peu de temps
Fait pleurer les canuts et rire les maçons.

Certes, l'indignation déborde le burlesque et évoque les faits bruts à la manière d'un reportage ou d'un cours d'histoire. On remarque aussi la nette influence du français, qui sans doute est due davantage à la gravité qu'à la « technicité » des faits retracés (v 23-42) :

So lo règno brillant d'in ré plein de clémenci,
 Que comble so suje de juais et d'abondanci,
 In ré dont lo grand cœur sensiblo, generoux,
 Se declièrè ou profit dous pouro malhéroux,
 Plusieurs z-escommugnids, détracous de ménajo,
 Ant causò dins Lyon de tarriblo ravajo
 Avoué sèquin proje qu'il ayant médzitò,
 Par forci lo canus à se faire augmintò,
 Dzisant que viengt-un sous poyant pòs liou suffire
 Par vivre chòque jour et par se faire rire,
 Qu'o falié su lo champ imbarro liou métsi,
 Et trovò lo moyen de vivre sins patsi.
 Iquin fit son effet ; mais la magistratura
 A gou mauvais complot fit changi de tournura.
 Monsu lo procureur, que z-u appregni d'abòrd,
 Liou décliari procès avoué présa de côrp,
 Resarvant oux gueusòrds par quela caravana
 L'affront d'in jugimint et la préson de Rouana,
 Et preyant lo canus d'allò retravayi,
 Qu'à comptò de gou jour i seriant mio payi.

Sous le règne brillant d'un roi plein de clémence,
 Qui comble ses sujets de joie et d'abondance,
 Un roi dont le grand cœur sensible, généreux,
 Se déclare au profit des pauvres malheureux,
 Plusieurs mauvais sujets, perturbateurs des foyers,
 Ont causé dans Lyon de terribles ravages
 Avec certain projet qu'ils avaient médité
 Pour forcer les canuts à se faire augmenter,
 Disant que vingt-et-un sous ne pouvaient pas leur suffire
 Pour vivre chaque jour et pour se divertir,
 Qu'il fallait sur-le-champ arrêter leurs métiers
 Et trouver le moyen de vivre sans pàtir.
 Cela fit son effet ; mais la magistrature
 A ce mauvais complot fit changer de tournure.
 Monsieur le procureur, qui l'apprit bientôt,
 Leur déclara procès avec prise de corps,
 Réservant à ces gueux pour cette agitation
 L'affront d'un jugement et la prison de Roanne,
 Et priant les canuts d'aller retravailler,
 Qu'à compter de ce jour ils seraient mieux payés.

Pour résumer le texte, citons l'historien lyonnais Fernand Rude (*Breyou et so disciplo*, Fernand Rude et René Merle, Bulletin de la Société d'études historiques du texte dialectal. 5., 1989) :

« Le « héros » (ou plutôt l'anti-héros) du poème, le décrotteur Breyou, est surtout un « mochord », un mouchard appointé. Avec son « disciple », l'escamoteur Bartaud, et d'autres encore (le ménétrier Gripan, le meneur d'ours Bridon, le chaudronnier Clapé, le savetier Carton, les chiffonniers Jean et Farbela, le marchand de chrysocal Faubillant et le ferrailleur Barro), il déclenche l'insurrection et souffle sur le feu de la révolte.

Tout en affichant son mépris pour ces vauriens, le poète ripagérien place dans leur bouche des discours incendiaires qui sont parfois authentiques. Ainsi Bridon, le meneur d'ours, lit tout haut une proclamation, celle même, datée du 8 avril (rédigée par un des chefs républicains lyonnais, Antide Martin), que la Société des Droits de l'Homme avait fait imprimer et afficher un peu partout dans la ville.

[...] Guillaume Roquille connaît bien Lyon, où il a probablement résidé et travaillé, et il promène ses personnages dans les différents quartiers insurgés : le Vieux Lyon (de Saint-Georges à Saint-Jean et à Saint-Paul, sans oublier Saint-Just), la presqu'île (le Passage de l'Argue, la rue de l'Hôpital et la rue Petit-David, le quartier Saint-Vincent, les Cordeliers et l'église Saint-Bonaventure), les faubourgs Saint-Clair et surtout la Guillotière (« un second Moscou ») et Vaise. »

En six chants sont évoqués la révolte des Canuts et la répression. Grève des tisseurs, vaines promesses d'augmentation, provocation et délation (à travers les personnages principaux), événements de la « sanglante semaine », procès et débuts de l'insurrection, déroulement des combats quartier par quartier. Voici quelques passages qui donneront une idée de l'évocation de ces journées.

Dans l'atmosphère tendue des procès, le provocateur Breyou tire un coup de feu qui déclenche aussitôt la répression (v 611-662).

Pindant qu'oux Jacobins lo sordòts intrepido
 Su la piau dou Lyonnais fant de progre rapido,
 Breyou, qu'a visitò totes le positions,

Pendant qu'aux Jacobins les sodats intrépides
 Sur la peau des Lyonnais font des progrès rapides,
 Breyou, qui a visité toutes les positions,

Réparé satisfait de se nobles z-actions.
 « Ménès, s'écrie-t-é, sutenez la retraitsi,
 Tot se pòsse dou mio, l'opération est faitisi.
 Phelepo l'imposteur que volié no menò,
 A comptò de qou jour va se trovè panò ;
 Lo peplo triomphant, de sa troupa parfida
 Reprime crânamint la fureur hòmicida.
 Corajo, citoyens, q'o seyése pò dzi
 Qu'ina section d'ailleurs a vegni noz édzi ;
 Montrons oux z-assaliants combien noutra bròvoura
 Avoué douze fusis liouz a fat trovè d'oura.
 Montrons aux souverains que liou règno n'est plus,
 Et qu'i fant contra no dez éffòrts suparflus.
 Venez, dzignoz amis, je serai voutron guido. »
 In fignéssant qou mot, marchant d'in pòs rapido,
 Ou passage de l'Argue al intre et, su lo champ,
 Lo peplo que lo siout yi va formè son camp.
 Ne t'arrêta pòs qui, mochòrd incomparablo,
 A la posterità ton nom recommandablo
 Ne seri pò pro grand. Poursuis exatamint
 L'emploi que t'est donnè par lo govornamint.
 A pena concintròs dins qou réduit funesto,
 Lo tsimido fuyòrds, que joyont de liou resto,
 Veyont lo resultats de quela trahison :
 Qou lieu de suretè se trove ina préson,
 Non par trènd de fârs et couchi su la dzura,
 Mais par subi la môrt avant la procedzura.
 [...]

Dou parmé coup de foue le vitres sont in poudra,
 Chòcun cré son logis écrasè par la foudra,
 Lo sang côle a grands flots, et quela galeri,
 Qou sejour si riant n'est qu'ina bouchari.
 Le bales, lo boulets fant d'horribles fractures,
 Tant dins lo magasins que su lious davantsures.
 La mitraille surtout picle de tous lo lès,
 Lo quinquets sont brisis, loz ôvants sont criblos,
 Lo cadòvro dous morts incombrent lo passajo,
 Héroux lo citoyen qu'échappe à qou carnajo !
 Lo local dou tailleur, quelu dou bijoutsi
 N'accommodari pòs lo moindro savatsi.
 O que de biaux mantseaux par lo tòs de guenilles,
 Que de cris, que de pleurs, que de marchands ruinès !
 Et, par comblo de maux, de côrps pitafinès !

Réparaît satisfait de ses nobles actions.
 « Camarades, s'écrie-t-il, soutenez la retraite,
 Tout se passe au mieux, l'opération est faite.
 Philippe l'imposteur qui voulait nous diriger,
 A compter de ce jour va se trouver perdu ;
 Le peuple triomphant de sa troupe perfide
 Réprime crânement la fureur homicide.
 Courage, citoyens, qu'il ne soit pas dit
 Qu'une section étrangère soit venue nous aider ;
 Montrons aux assaillants combien notre bravoure
 Avec douze fusils leur a donné du travail.
 Montrons aux souverains que leur règne n'est plus,
 Et qu'ils font contre nous des efforts inutiles.
 Venez, dignes amis, je serai votre guide. »
 En terminant ce discours, marchant d'un pas rapide,
 Il entre au passage de l'Argue et, sur-le-champ,
 Le peuple qui le suit y va former son camp.
 Ne t'arrête pas là, mouchard incomparable,
 Pour la postérité ton nom recommandable
 Ne serait pas assez grand. Poursuis exactement
 Le rôle qui t'est donné par le gouvernement.
 A peine concentrés dans ce réduit funeste,
 Les timides fuyards, contents de rester en vie,
 Voient le résultat de cette trahison :
 Ce lieu de sûreté se trouve être une prison,
 Non pour traîner des fers et coucher sur la dure,
 Mais pour subir la mort avant la procédure.
 [...]

Au premier coup de feu, les vitres sont en poudre,
 Chacun croit son logis écrasé par la foudre,
 Le sang coule à grands flots, et cette galerie,
 Ce séjour si riant n'est qu'une boucherie.
 Les balles, les boulets font d'horribles dégâts
 Tant dans les magasins que sur leurs devantures.
 La mitraille surtout frappe de tous les côtés,
 Les quinquets sont brisés, les volets sont criblés,
 Les cadavres des morts encombrant le passage,
 Heureux le citoyen qui échappe à ce carnage !
 Le local du tailleur, celui du bijoutier
 Ne contenterait pas le moindre savetier.
 O que de beaux manteaux dans les tas de guenilles,
 Que de cris, que de pleurs, que de marchands ruinés !
 Et, pour comble de maux, que de corps mis en pièces !

Puis, dans les horreurs du massacre de Vaise, évoqués de façon saisissante, un instant d'humanité, sans doute rapporté à l'auteur par un témoin (v 937-970) :

Totes le cruautés, loz excès de fureur
 Furont éxécutòs dins qou sejour d'horreur ;
 Dou noviau colonel le fatales cohòrtes
 S'occupont su lo champ de dégonci le pôrtes,
 Et d'égorgi de gins ou sein de liou logis,
 Que n'ant jîn pré de pôrt avoué loz insurgis :
 L'un pôrte in coup mortel ou père de famili,
 L'autre pend son garçon, l'autre sagne sa filli,
 In monstre plus cruel s'impòre d'in viéliòrd
 Et ly parce lo cœur a grands coups de pugnòrd.
 Plus luin quatroz efans par de cris lamentablo
 Imploront la bontè d'in chef impitoyablo :
 Inutsilo soupirs, inutsilo sanglots ;

Toutes les cruautés, les excès de fureur
 Furent commis dans ce séjour d'horreur ;
 Du nouveau colonel les fatales cohortes
 S'occupent sur-le-champ de dégonder les portes
 Et d'égorger les gens, au sein de leurs logis,
 Qui n'ont point pris de part avec les insurgés :
 L'un porte un coup mortel au père de famille,
 L'autre pend son fils, l'autre saigne sa fille,
 Un monstre plus cruel encore s'empare d'un vieillard
 Et lui perce le cœur à grands coups de poignard.
 Plus loin, quatre enfants par des cris lamentables
 Implorent la bonté d'un chef impitoyable :
 Inutiles soupirs, inutiles sanglots ;

Lo song de lious parints deja côle a grands flots,
 Pôre, môre, dué suars, ina tanta, tré frêres
 Expiront so lo coups de se troupes barbôres :
 « Pluròz pòs, moz efans, voutron tour est vegni,
 Et voz allòs d'abôrd liou tegni compagni ! »
 S'écrie in forcenò, plongeant sa baïoneta
 Dins lo sein dou plus grand que se joint vait la rueta.
 Dous z-autro su lo coup venont d'être immolòs
 Par dous valiants guarris a jamais signalòs.
 O ne demore plus qu'ina pitsita filli
 Que déplore son sôrt et qou de sa famili.
 Il allôve peri sins nulla remission,
 Quand in vio grenadzi nin pregni compassion.
 I s'élance a son coué par apési sa ragi :
 « Me tuòz pòs, s'i vo plait, dzit-ely, serai sagi. »
 Lo grenadzi, frappò d'in tel raisonnement,
 L'avise, et dins so bras la sôrre tindramint.
 A pousse in long soupir, abandonne sez ôrmes,
 Et ne pot s'impachi de varsò quôques lôrmes.
 Son cœur est devorè par de cruels remôrds
 A l'aspect éffrayant d'in cuchon de côrps môrts.

Le sang de leurs parents déjà coule à grands flots,
 Père, mère, deux sœurs, une tante, trois frères
 Expirent sous les coups de ses troupes barbares :
 « Ne pleurez pas, mes enfants, votre tour est venu,
 Et vous allez tout de suite leur tenir compagnie ! »
 S'écrie un forcené, plongeant sa baïonnette
 Dans le sein du plus grand qui s'enfuit vers la ruelle.
 Deux autres sur le coup viennent d'être immolés
 Par deux vaillants guerriers à jamais illustres.
 Il ne reste plus qu'une petite fille
 Qui pleure sur son sort et celui de sa famille.
 Elle allait périr sans nulle rémission,
 Quand un vieux grenadier en eut pitié.
 Elle s'élance à son cou pour calmer sa rage :
 « Me tuez pas, s'il vous plaît, dit-elle, je serai sage. »
 Le grenadier, frappé d'un tel raisonnement,
 La regarde, et dans ses bras la serre tendrement.
 Il pousse un long soupir, abandonne ses armes,
 Et ne peut s'empêcher de verser quelques larmes.
 Son cœur est dévoré par de cruels remords
 A l'aspect effrayant d'un monceau de corps morts.

Lo Pereyoux

Dans le poème social *Lo Pereyoux* ("Les Mineurs"), Roquille relate la grève des mineurs de Rive-de-Gier en 1840, « grève qui révéla à l'opinion l'autonomie naissante de la classe ouvrière, en même temps que la misère des travailleurs, trop souvent victimes du progrès industriel » (Anne-Marie Vurpas). Le témoignage sur la vie des mineurs est celui du contemporain qui se veut le frère des ouvriers (v 27-34) :

Créde, ménòs, que l'oura de peréri
 Deins cou pays ne se fat pòs de néri.
 Còr l'ouvri buche, avant d'être reindzu,
 Assez de tsoms et passablameint dzu.
 La puyantsou, l'éga, lo foue volajo,
 Rien deins lo poué n'ébranle son corajo.
 L'einforsunò, luin de s'effarouchi,
 Chapotte à môrt, hasòrd d'être ecuchi.

Croyez, amis, que le travail de la mine
 Dans ce pays ne se fait pas en paresant.
 Car l'ouvrier trime, avant d'être épuisé,
 Assez longtemps et bien dur.
 La puanteur, l'eau, le grisou,
 Rien dans le puits n'ébranle son courage.
 L'infortuné, loin de s'effaroucher,
 Frappe à mort, au risque d'être écrasé.

La Gorlanchia

Mais Guillaume Roquille n'est pas uniquement un poète social. Son œuvre burlesque retrace aussi la vie locale et la chronique populaire de Rive-de-Gier, aussi bien en patois qu'en français. Ainsi *La Gorlanchia* (La Flânerie), texte daté de 1857, relate une promenade nostalgique de l'auteur dans les rues de Rive-de-Gier. Le poème commence ainsi :

A fôrci de piato
 Deins cou brovo pays que m'a baly lo jour.
 Mo pareints ne sont plus, et tot mon patrimouèno
 Ne porit pos suffire ou déjuno d'in mouèno.

A force de marcher me voilà de retour
 Dans ce beau pays qui m'a donné le jour.
 Mes parents ne sont plus, et tout mon patrimoine
 Ne pourrait suffire au déjeuner d'un moine.

En déambulant dans les différents quartiers, Guillaume Roquille rencontre d'anciens amis (v. 6-15) :

Jean paye in saucisson, Liaudo paye ina ruèla,

Jean paye un saucisson, Claude paye une tranche de viande

Et partot lo chiquie chayont comma la grèla.
 Tuèno de son couto me porle à cœur ouvârt :
 "Viens, Guillaume, dzit-é, logi so mon cvaârt,
 Je t'offrirai d'abôrd ina bonna coucheta.
 Que te couche davant, que te couche à la rueta,
 Te porais yi ronflo lo moins jusqu'à meinjour,
 Et l'ombra dous ridzeaux te cachira lo jour.
 Mais dzi-donc, fais-tsu plus de rofoles patuaises ?

Et partout les morceaux de nourriture tombent comme
 la grêle.
 Antoine de son côté me parle à cœur ouvert :
 "Viens, Guillaume, dit-il, loger sous mon toit,
 Je t'offrirai tout de suite un bon lit.
 Que tu couches devant, que tu couches à la ruelle,
 Tu pourras y ronfler au moins jusqu'à midi,
 Et l'ombre des rideaux te cachera le jour.
 Mais dis-donc, ne fais-tu plus de contes en patois ?

Plus loin, c'est avec un des acteurs de la ville qu'il devise, en français. Puis... (v. 204-220)

Mais pos plutout modo, je capito la banda
 Dous noceurs à prix fat : Joset Loire dégolo,
 Marduéri, Bataclan, La-noqua, Mort-d'in-Loire,
 Pimpin, Nodcarton, Jean-la-Chiqua, Simella,
 Tenant dessus lo bras tous chocun sa fumella.
 Et deins quela mélo, la groussio Margoton
 Fésié charavari su lo cu d'in barton.
 Adon m'aparcevant, o gn'i a plus de musica,
 I môle son barton, i môle Jean-la-Chiqua,
 Pu m'approche et me dzit tenant lo peing sarro :
 - Te véqua donc, grand décoro ?
 Viens-tsu chanto le farbelouses,
 Veins-tsu dzire qu'is sont galouses,
 Que su faitsi comm'in caba,
 Que j'ai lo noz plein de taba,
 Et que vait la groussa Malaura
 Je voué me teintsuro la laura ?

Mais, pas plutôt parti, je rencontre la bande
 Des noceurs à prix convenu : Joseph le gros parleur,
 Marduère, Bataclan, La Chouette, Mort-d'un-côté,
 Pimpin, Nodcarton, Jean-la-Chique, Simelle,
 Tenant chacun sa femme sous le bras.
 Et dans cette mêlée, la grosse Margoton
 Faisait charivari sur le cul d'un pot.
 Dès qu'elle m'aperçoit, plus de musique,
 Elle diminue le bruit du pot, elle lâche Jean-la-
 Chique,
 Puis elle s'approche de moi et me dit les poings serrés
 :
 - Te voilà donc, grand dégoutant ?
 Viens-tu chanter les guenilleuses,
 Viens-tu dire qu'elles sont galeuses,
 Que je suis faites comme une femme de mauvaise vie,
 Que j'ai le nez plein de tabac ,
 Et que chez la grosse Malaure
 Je vais me teindre la bouche ?

Et, de rue en rue, de rencontre en rencontre, c'est toute une population haute en couleur qui est décrite. Comme on le voit, la lecture des œuvres de Roquille est pleine d'intérêt pour qui veut s'imprégner de l'atmosphère du début du XIX^e siècle dans cette petite ville du Gier, passant de la vie rurale à l'ère industrielle.